

Profession de foi
Commentaire critique
Nulle trace de Simon Lavoie

Frédéric Bouchard

Volume 39, numéro 3, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2021). Compte rendu de [Profession de foi : commentaire critique / *Nulle trace de Simon Lavoie*]. *Ciné-Bulles*, 39(3), 17–17.

Nulle trace de Simon Lavoie

Profession de foi

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Les rails d'un chemin de fer. Puis, un véhicule qui avance sur la voie ferrée alors que s'intensifie une musique inquiétante. En mouvement, N file à travers les contrées sur sa draine dans un monde postapocalyptique. Malgré un danger qui semble la guetter à chaque détour, la contrebandière décide d'aider une jeune femme et son bébé à franchir la Frontière, une zone gardée par de redoutables milices. Peu à peu, elle doit oublier sa nature taciturne et apprivoiser la piété de sa nouvelle compagne.

C'est d'abord la sombre menace et l'hostilité d'un environnement à la fois abstrait et concret qui frappent l'imaginaire dans le sixième long métrage de Simon Lavoie. Loin des récits de science-fiction dystopiques traditionnels, celui de N est campé dans un lieu en suspens, un décor dans lequel cette femme au passé que l'on devine écorché tente de subsister dans une inhospitalière forêt bordant un fleuve. Avec son noir et blanc, son cadre qui tantôt emprisonne les personnages, tantôt libère et magnifie de somptueux paysages (le film a été tourné dans Charlevoix), le film dessine lentement le cadre sauvage où évoluent ses personnages. À travers cette audace formelle des plus déroutantes où le ratio d'image alterne entre 2.35:1 et 1.33:1, le réalisateur originaire de Petite-Rivière-Saint-François déploie un langage cinématographique nourri de mouvements de caméra patients et lyriques, créant une tension sourde, mais bien présente, où l'angoissant univers sonore accroît ce perpétuel sentiment d'inquiétude habitant chaque prise de vues.

Toutefois, c'est le choix d'un dispositif placé devant le capteur de la caméra, ne laissant filtrer que les rayons infrarouges, qui se révèle la décision esthétique la plus radicale de ce film. Immortalisant ainsi une autre forme de réel qui accentue les contrastes et assombrit les regards jusqu'à leur procurer une noirceur terrifiante, l'œuvre de Lavoie brosse progressivement les signes d'une réflexion sur la déshumanisation contemporaine de l'homme. Car, bien que chez le cinéaste du **Torrent** et de **La Petite Fille qui aimait trop les allumettes** l'exploration de la forme demeure un moteur créatif fondamental, elle ne se fait jamais sans une fine cohérence avec le propos. Ici, c'est la

rencontre de deux femmes, de deux subjectivités et de deux conceptions du monde qui est au cœur du récit. D'un côté, une athée avouée erre et tente de survivre de façon rationnelle aux impasses et aux risques qui croisent son chemin. De l'autre, une croyante se réfugie dans une foi salvatrice où l'espoir l'emporte sur le malheur. Ces deux visions, confrontées lorsqu'un drame innommable est perpétré, ne sont pas tant mises en opposition que le point d'entrée vers un sincère et nécessaire contact avec l'Autre. Il n'est d'ailleurs pas innocent qu'Awa, cette mère cherchant à retrouver son époux, soit musulmane. Sa persistante méfiance vis-à-vis de N et le rejet que manifeste cette dernière envers les croyances de la jeune femme résonnent douloureusement avec le présent. Or, Simon Lavoie refuse de se prêter à la fable moraliste. Son long métrage opte plutôt pour la force évocatrice et la puissance symbolique des images et du récit. Le dénouement, aussi désorientant que déchirant, accompagné d'une envoûtante berceuse chantée en kabyle par Nathalie Doummar, en est la parfaite incarnation. Il se présente comme le coup de théâtre d'une fascinante méditation sur la désolation et la spiritualité autant qu'une émouvante allégorie de la quête existentielle dans laquelle ces deux femmes se retrouvent — au même titre que le spectateur — et qui les confronte à leur véritable essence, qu'elle soit faite de désillusions ou de convictions. Privilégiant l'ambiguïté aux évidences, l'épure aux justifications, **Nulle trace** est un énigmatique voyage aux confins d'un lieu sombre et sensible. Expérience sensorielle autant que métaphysique, cette pure proposition de cinéma risque de hanter longtemps le spectateur après le générique. 



Québec / 2021 / 101 min

RÉAL. ET SCÉN. Simon Lavoie **IMAGE** Simran Dewan **SON** Pablo Villegas, Patrice Leblanc et Clovis Gouaillier **MUS.** Jean L'Appeau **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **PROD.** Marcel Giroux **INT.** Monique Gosselin, Nathalie Doummar **DIST.** K-Films Amérique